

„De sa gueule sortent des brandons,
des étincelles de feu s'échappent.
De ses narines sort une fumée
de claie brûlante et de jonc.
Son gosier renferme des charbons ardents,
une flamme sort de sa gueule”.

MATHIAS DELCOR

DE L'ASTARTE CANANEENNE DES TEXTES BIBLIQUES A L'APHRODITE DE GAZA

L'Ancien Testament mentionne incidemment, on le sait, la divinité phénicienne Astarté et encore s'agit-il surtout de certains de ses sanctuaires situés en terre d'Israël ou dans les pays limitrophes. Son nom apparaît vingt-trois fois dans la Bible hébraïque. En sept passages, 'Aštarot désigne un nom de ville: Gn 14, 5; Dt 1, 4; Jos 9, 10; 12, 4; 13, 12, 31; 1Chr 6, 56. Ces toponymes sont précieux car ils sont les témoins de la présence d'un culte local d'Astarté et sans doute d'un sanctuaire. Le nom de lieu 'Aštarot Qarnaïm „Astarté aux deux cornes” de Gn 14, 5 révèle même un type iconographique particulier de cette déesse. Cette „Astarté aux deux cornes” n'est autre que la déesse sémitique représentée en Hathor, c'est à dire avec une tête de vache. Cette désignation révèle donc l'influence de la religion égyptienne sur la divinité cananéenne qui se manifeste jusque dans l'iconographie par un certain syncrétisme. D'ailleurs déjà les textes et l'iconographie égyptiens nous révèlent le culte d'Astarté en Egypte même sous les premiers règnes de la XVIIIème dynastie, c'est à dire postérieurement à 1580 avant Jésus-Christ. C'est l'époque, écrit J. Lec-lant, où par suite des campagnes en Syrie (au sens large du terme) les influences étrangères gagnent l'Egypte, et profondément, jusque dans son Panthéon. Ainsi, durant le nouvel Empire, Reshep, 'Anat, Qadesh, Astarté, divinités d'Asie, sont représentées et nommées sur les monuments pharaoniques. Il est vrai, précise le même auteur, que, fidèle à son génie assimilateur, l'Egypte

habilla ces dieux à l'égyptienne¹. Tel paraît être le cas pour Astarté représentée en Hathor. La date de composition de Gen 14 est malheureusement discutée et on ne peut à partir de ce texte situer dans le temps cette figuration d'Astarté en Israël. Pour les uns il date de l'époque post-exilienne tardive, pour les autres il serait plus ancien². Mais une stèle égyptienne trouvée à Beth-Shan, datant du XIII^e siècle avant J. C. représente déjà une divinité féminine de type égyptien dont la tête est ornée de deux cornes, sans doute une Astarté³. Une divinité féminine en bronze trouvée aux fouilles de Gezer, datée entre 1000 et 500 avant J. C., dont le nez et les oreilles sont disproportionnés porte aussi une coiffure ornée de deux cornes⁴. Ce type se perpétue jusqu'à une époque tardive comme l'atteste au V^e-IV^e siècle av. J. C. la stèle de Yehawmilk. Au-dessus de l'inscription phénicienne la Ba'alat Gebal, la Dame de Byblos, dont le vocable non spécifié recouvre sans doute celui de l'Astarté de Byblos, est représentée assise en déesse Hathor avec la coiffure à deux cornes⁵. Philon de Byblos confirme cette interprétation dans un passage où il est dit „qu' Astarté plaça sur sa propre tête comme signe de la royauté une tête de taureau”⁶.

Si l'on en croit Abel, 'Aštārot Qarnaïm de Gen 14,5 est la même ville que celle mentionnée dans le livre de Josué, une des résidences d'Og, roi de Basan en Transjordanie. Il s'agirait de Tell 'Aštara

¹ Cf. Jean Leclant, *Astarté à cheval d'après les représentations égyptiennes*, Syria XXXVII, 1960, pp. 3—4; R. Stadelmann, *Syrisch-Palästinensische Gottheiten in Ägypten*, Leyde 1967, pp. 101—110.

² Cf. W. Schatz, *Genesis 14: Eine Untersuchung*, (Europäische Hochschulschriften), Bern—Frankfurt 1973 et Cl. Westermann, *Genesis 12—50* (Erträge der Forschung Bd 48), Darmstadt 1975, pp. 40—42.

³ Cf. H. Vincent, *Le Ba'al cananéen de Beisan et sa parèdre*, Revue Biblique 37, 1928, pp. 512 et sq., surtout pp. 541 et sq.

⁴ Cf. R. A. S. Macalister, *Excavations of Gezer*, Londres, 1912, t. II, p. 412, fig. 497; H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum alten Testament*, pl. CXIX, n° 285.

⁵ Cf. M. Dunand, *Encore la stèle de Yehawmilk, roi de Byblos*, Bulletin du Musée de Beyrouth 5, pp. 71—72 avec planche.

⁶ Cf. Eusèbe de Césarée, *Praep. evangelica* I, 10, 31 (édit. Sirinelli-des Places, dans „Sources Chrétiennes”).

située à 6 km au sud-est de Tsil⁷. Elle est mentionnée dans les textes d'El Amarna. De fait, on connaît par ces documents le nom *alu aš-tar-te* (197, 10) et *alu aštarti* (256, 21): la ville d'Astarté. Elle figure aussi dans la grande liste de Thoutmosis III vers 1480 en rapport avec la première campagne de ce pharaon⁸.

De son côté, le 1^{er} livre de Samuel connaît l'existence d'un temple d'Astarté situé en territoire philistin (1 Sam 31, 10). Après la bataille de Gelboé où les Philistins avaient vaincu Israël, ils se mirent à poursuivre Saül et ses fils. Ils tuèrent ces derniers mais ne trouvèrent que le cadavre de Saül qui s'était donné la mort par crainte de tomber vivant entre les mains de l'ennemi. Les Philistins dépouillèrent alors Saül de ses armes et annoncèrent la bonne nouvelle par tout leur pays dans les temples de leurs idoles et parmi le peuple. En guise de trophée, ils déposèrent les armes de Saül au temple d'Astarté *beyt 'Aštārot* que la LXX traduit par Ἀσταρτεῖον, tandis que le cadavre du roi fut attaché au rempart de Beth-Shan. Le texte biblique ne donne pas de précision sur la localisation de ce temple, ce qui semble indiquer qu'il était suffisamment célèbre. Certains, tel Stadelmann, le situent à Beth-Shan même où Rowe avait mis à jour un temple qu'il avait identifié à celui d'Astarté d'après une stèle trouvée sur place remontant à Aménophis III. Le sanctuaire d'Astarté mentionné dans le livre de Samuel aurait pris la suite de celui mis à jour par les archéologues à Beth-Shan⁹. Mais on a fait observer que les Philistins n'avaient pas de temple à Beth-Shan qu'ils n'occupèrent qu'après la victoire de Gelboé¹⁰. Aussi plusieurs auteurs (Dhorme¹¹, Lagrange¹², de Vaux¹³) ont-ils songé au temple d'Ascalon à propos duquel Hérodote fournit quelques renseignements. Ce temple, dit-il,

⁷ Cf. F. M. Abel, *Géographie de la Palestine*, Paris 1938, t. II, p. 255.

⁸ Cf. W. Max Muller, *Asien und Europa*, 1893, pp. 162—213; J. Simons, *Handbook for the Study of Egyptian topographical lists*, Leyde 1937, pp. 111 et 116.

⁹ Cf. Rainer Stadelmann, *op. cit.* pp. 97—98.

¹⁰ Cf. R. de Vaux, *Les livres de Samuel*, Paris 1953, p. 135 en note.

¹¹ Cf. P. Dhorme, *Les livres de Samuel*, Paris 1910, p. 200.

¹² Cf. M. J. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, Paris 1905 (2^eème éd.), p. 124, note 2.

¹³ Cf. R. de Vaux, *op. cit.*

était consacré à Aphrodite Ourania¹⁴. Il est le plus ancien de tous les temples élevés à la déesse; celui de Chypre en a tiré son origine, à ce que disant les Chypriotes eux-mêmes, et celui de Cythère a eu pour fondateurs des Phéniciens venus de cette partie de la Syrie. Les Scythes, ajoute-t-il, qui pillèrent le temple d'Ascalon et leurs descendants à perpétuité furent frappés d'une maladie de femme (I, 105). Mais le cheminement du culte de la déesse céleste (Ourania) en Orient est indiqué de façon un peu différente par Pausanias pour qui le culte de Paphos à Chypre serait plus ancien que celui d'Ascalon: „Les premiers parmi les hommes à adorer la déesse céleste furent les Assyriens = les Syriens, après eux les Chypriotes à Paphos et les Phéniciens d'Ascalon en Palestine”. (I, 14, 17). Il faut donc mettre une sourdine à la prétendue antiquité du temple d'Ascalon prônée par Hérodote, ce qui empêche d'identifier de façon sûre l'Astarteion du 1er livre de Samuel à celui d'Ascalon (cf. Smith¹⁵ et Stoebe¹⁶). Par ailleurs il y avait sans doute d'autres villes de Philistie où l'on vénérât Astarté. Dussaud, il est vrai, a voulu à tort lire le nom de cette divinité dans un passage probablement fautif de I Mac, 10, 84 où il est question du pillage d'Ašdod et de l'incendie de ses temples par Jonathan: καὶ ἐνεπύρισεν Ἰωνᾶθαν τὴν ᾿Αζωτον καὶ τὰς πόλεις τὰς κύκλῳ αὐτῆς, καὶ ἔλαβε τὰ σκεύη αὐτῶν, καὶ τὸ ἱερόν. Δαγῶν καὶ τὸ ἱερόν αὐτῆς ἐνεπύρισεν ἐν πυρί. Mais le texte transmis par l'Alexandrinus¹⁷ τὸ ἱερόν αὐτῆς „le temple d'elle” n'offre aucun sens après la mention de celui de Dagon. La correction de Dussaud qui au lieu de τὸ ἱερόν αὐτῆς

¹⁴ D'après deux dédicaces de Délos émanant d'Ascalonites, Aphrodite Ourania n'est autre que l'Astarté palestinienne: Ἀφροδίτη Οὐρανία Ἀσταρτή Παλαιστινή (Rousset et Launay, *Inscript. de Délos*, 1937, n° 2305; Plassart, *Délos*, p. 250, n° 4).

¹⁵ Cf. H. P. Smith, *A critical and exegetical Commentary on the Books of Samuel*, Edinburgh 1899.

¹⁶ Cf. H. J. Stoebe, *Das erste Buch Samuelis* (Kommentar zum alten Testament), Gütersloh 1973, p. 530.

¹⁷ C'est le texte reproduit par H. B. Swete, *The Old Testament in Greek according to the Septuagint*, Cambridge 1894. Celui reproduit par l'édition de Göttingen transmet un texte différent: καὶ τοὺς συμφύγοντας εἰς αὐτὸ ἐνεπύρισε πυρί faisant ainsi allusion à la crémation des gens qui avaient cherché asile dans le temple de Dagon.

lit τὸ ἱερόν Ἀσταρτῆς appartient au domaine de la pure conjecture¹⁸. Ne faudrait-il pas supposer une confusion entre ΑΥΘΗΣ et ΓΑΘΗΣ? Dans cette hypothèse, Γατῆ n'est autre que la divinité Até, qui n'étant pas perçue comme telle par le scribe, a été lue αὐτῆς. Até est le nom d'une déesse que l'on trouve dans divers documents sémitiques ou grecs. Il est surtout connu par les noms théophores dans lesquels il entre en composition. A Palmyre, il est représenté sous les formes 't, 'th¹⁹. Il entre aussi en composition dans le second élément du nom d'Atargatis (cf. 2 Mac 12, 26) qui est une transcription de 'tr'ith²⁰. Damascius nous apprend que „les Phéniciens et les Syriens appellent Kronos (des noms de) El, Bel, Bol-'Até” (Βωλαθή)²¹. Le nom de la divinité apparaît isolément sous la forme Γατις qualifiée de reine des Syriens au témoignage d'Athénée dans le *Deipnosophiste* (III^e siècle de notre ère): Γατις ἡ τῶν Σύρων βασιλίσσα (VIII, 37). Le culte de Até est documenté sous la forme syriaque 'ty à Hiérapolis de Syrie par un texte du Pseudo-Méiton publié par W. Cureton²² et par les émissions monétaires de Mabbog au IV^e siècle av. J. C. où Até alterne avec Atargatis²³. Mais il faut sans doute renoncer à lire le nom de la déesse 't dans la tablette magique d'Arslan Tash à la suite du Comte du Mesnil du Buisson²⁴ suivi entre autres par Goossens²⁵. En effet A. Caquot traduit tout autrement l'expression lhšt lt' de la ligne 1 „conjurat[i]on contre la (ou les)

¹⁸ R. Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, p. 99, note 5.

¹⁹ Cf. Jürgen Kurt Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford 1971.

²⁰ Cf. l'origine du nom divin 'Atr'ith a été expliquée par W. F. Albright, *The Evolution of the West-Semitic Divinity* 'An-'Anat-'Attah, *AJSL* 41, 1925, pp. 88—90. Peu probable paraît, par contre, l'opinion de R. Eisler qui explique 'Atthar Ateh par Ištar mat Ḥa-ta-a ou Ištar mat Ḥa-ti (cf. Eisler, *Syrii tumores, Die Krankheit der Göttin Išhara*, dans *Mélanges Syriens offerts à René Dussaud*, Paris 1939, t. II, p. 695).

²¹ Cf. *Vitae Isidori Reliquiae*, édit. Zintzen, 115.

²² Cf. W. Cureton, *Spicilegium syriacum*, Londres 1855, p. 44.

²³ Cf. Godefroy Goossens, *Hiérapolis de Syrie. Essai de monographie historique*, Louvain 1943, pp. 60—61.

²⁴ Cf. Comte du Mesnil du Buisson, *Une tablette magique de la région de l'Euphrate*, dans *Mélanges Syriens offerts à René Dussaud*, Paris 1939, t. I, pp. 422—425.

²⁵ Cf. G. Goossens, *Hiérapolis de Syrie*, p. 59.

Vo[ll]antes". Il est improbable, dit-il, que 't' soit le nom de la déesse connu plus tard dans les anthroponymes théophores araméens et dans le nom divin Atargatis ²⁶.

Quoiqu'il en soit de l'interprétation de ce texte araméen difficile, notons que le culte d'Atargatis pénétra de Syrie jusqu'en Philistie où cette divinité était connue à Ascalon sous le nom grécisé de Δερκετω, forme abrégée de Atargatis, la première syllabe étant tombée: l'équivalence entre Atarata, Atargatis et Derketo est indiquée par Strabon 16, 4, 27: „Les Araméens appellent Atargatis Ἀθάρζην bien que Ctésias l'appelle Δερκετω". A la lumière de ces faits, la lecture ΓΑΤΗΣ proposée en I Mac 10, 84 paraît donc hautement probable. On observera toutefois que le 'ayn sémitique est transcrit ici par un gamma comme on le constate couramment dans la LXX mais qu'il est quelquefois négligé ailleurs, par exemple, dans Atharates ²⁷.

Si le texte du livre des Maccabées ne contient aucune trace du culte d'Astarté à Ašdod, et en général en Philistie, il en va tout autrement de la Vie de Porphyre, évêque de Gaza par Marc le Diacre. Ce document a été qualifié à bon droit d'unique par ses deux derniers savants éditeurs Henri Grégoire et M. A. Krugener que l'on ne peut pas accuser de manquer d'esprit critique ²⁸. A la fin du IV^{ème} siècle, Porphyre a été appelé à occuper le siège épiscopal de Gaza, poste des plus difficiles, où les chrétiens n'étaient qu'une poignée, exactement deux cent quatre vingt, sur cinquante ou soixante mille citoyens ²⁹. Aussi l'empereur faisait-il preuve de tolérance à l'égard de ces gens de la marine, en partie étrangers, où dominaient les marchands de vin venus d'Egypte et les vrais habitants de Gaza qui, fiers d'un grand passé, méprisaient facilement les allogènes. Arcadius supportait en effet que les édits qui

²⁶ Cf. A. Caquot, *Observations sur la première tablette magique d'Arslan Tash*, The Journal of the Ancient Near Eastern Society of Columbia University 5, 1973 (= Festschrift Gaster), p. 46.

²⁷ Cf. *Just.* XXXVI, 2, 2.

²⁸ Cf. H. Grégoire et M. A. Krugener, *Marc le Diacre, Vie de Porphyre, évêque de Gaza* (collection Byzantine), Paris 1930, p. VII.

²⁹ La meilleure étude sur Marc Diacre et la Biographie de Saint Porphyre, évêque de Gaza reste celle de F. M. Abel, dans *Conférences de Saint-Etienne*, Paris 1910, pp. 221—284.

prohibaient les sacrifices ne fussent pas appliqués aux Gazéens dans toute leur rigueur. Aussi, à son arrivée à Gaza, l'évêque Porphyre trouva-t-il bien enracinés dans cette ville outre le culte d'Aphrodite dont nous parlerons plus loin, celui de Marnas, le Seigneur-de-la-Pluie, de Tyché, personnification de la Fortune capricieuse et d'autres dieux. Marc énumère huit temples où l'on pratiquait publiquement un culte païen concurrent du christianisme et il n'y a pas lieu de douter de ses dires: il s'agit des sanctuaires d'Hélios, d'Aphrodite, d'Apollon, de Koré, d'Hécate, de celui que l'on appelait l'Heroeion, de celui de la Fortune de la cité que l'on nommait le Tychaëon et du Marneion qu'on disait le temple du Zeus Crétois et qu'on regardait comme le plus illustre des sanctuaires du monde entier [64]. Si Marnas, forme grécisée de l'araméen Maran „notre seigneur” ³⁰ n'est qu'une appellation du Ba'al de la pluie, peut-être Ba'al Shamim, identifié par les habitants de Gaza au Zeus crétois, Aphrodite est par contre nommée en toutes lettres. Outre le temple d'Aphrodite proprement dit, il y avait à Gaza une statue de marbre de cette divinité qui se dressait au lieu dit Tetramphodon ou carrefour. Marc la décrit de façon assez précise ainsi que le culte dont elle était l'objet: „Elle surmontait un autel de pierre et le relief en représentait une femme nue laissant voir toutes ses parties honteuses. Tous ceux de la ville, surtout les femmes, vénéraient ce simulacre en allumant des lampes et en faisant fumer de l'encens. On recontait au sujet de cette statue qu'elle rendait, au moyen des songes, des oracles aux femmes désireuses de contracter mariage. Mais elles se trompaient mutuellement par des mensonges. Après avoir obéi à l'instigation du démon, souvent dans leurs mariages, elles réussissaient si mal qu'elles en arrivaient au divorce, ou faisaient mauvais ménage” [59, traduction Grégoire-Krugener]. Ce texte suscite une interrogation. S'agit-il

³⁰ On ne peut donc dire à la suite de Javier Teixidor, que l'origine du nom Marnas est inconnue (cf. J. Teixidor, *The Pagan God. Popular Religion in the Greco-Roman Near East*, Princeton 1977, p. 97). E. Schürer fait aussi de Marnas à cause de son nom une divinité sémitique costumée à la grecque (cf. *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, Leipzig 1907, p. 28 avec une abondante bibliographie en note).

vraiment du culte de l'Aphrodite grecque qui aurait pu fort bien s'établir en ce point de la côte fortement hellénisé ou s'agit-il de l'Astarté phénicienne porteuse uniquement d'un nom grec? Il faut rappeler tout d'abord que les gloires littéraires qui y ont fortement implanté l'hellénisme à Gaza, qualifiée de φιλόμουσος „amie des Muses”, sont en fait postérieures à l'épiscopat de Porphyre (395—420). Au temps de Zénon (473—491), Zosime représente la sophistique et le grammairien Timothée sous le règne d'Anastase (491—516) compose, entre autres ouvrages, quatre livres didactiques de prose rythmée sur la faune indoafricaine. Ces écrivains et d'autres appartiennent à la brillante floraison d'écrivains qu'il est convenu d'appeler l'Ecole de Gaza „devenue un des foyers les plus ardents de l'Hellénisme sous les cieux palestiniens”³¹. On pourrait théoriquement envisager que l'introduction des cultes païens grecs sont allés de pair avec la floraison de l'hellénisme ou l'ont même précédé puisqu'il s'agit d'un port très fréquenté. Marc n'énumère-t-il pas des temples de divinités typiquement grecques comme Apollon, Koré, etc?³² Cependant le témoignage sur le culte de l'*Aphrodite du Carrefour*, tel qu'il est rapporté par cet écrivain, invite plutôt à penser à Astarté. Cette statue qui rend des oracles rappelle curieusement ce que rapporte Avienus à propos de Gadir, l'actuelle Cadix en Espagne, où une île était consacrée à la Vénus Marine = Astarté, où se trouvait un temple de cette divinité, une grotte profonde et un oracle³³. Par ailleurs l'inscription phénicienne de l'Astarté phénicienne de Séville mentionne les *beney šail* „les prêtres oraculaires” de cette déesse³⁴. A Gaza, nous sommes, semble-t-il, en présence d'une survivance

³¹ Cf. F. M. Abel, *Gaza au VI^{ème} siècle d'après le rhéteur Chorikos*, Revue Biblique 44, 1931, p. 5.

³² Cf. K. B. Stark, *Gaza und die philistäische Küste*, Iéna 1852, pp. 583—589.

³³ Cf. Rufus Festus Avienus, *Ora maritima*, éd. Berthelot, vers 314.

³⁴ Cf. M. Delcor, *L'inscription phénicienne de la statuette d'Astarté conservée à Séville*, Mélanges de l'Université Saint-Joseph XLV, 1969 [= *Mélanges offerts à M. Maurice Dunand*, étude reprise dans M. Delcor, *Religion d'Israël et Proche-Orient ancien*, Leyde 1976, pp. 95—115].

de culte phénicien dont l'origine peut être fort ancienne³⁵. Par contre, c'est bien la statue de la divinité grecque Aphrodite qui ornait les bains de Ptolemaïs-Acco au temps du rabbin Gamaliel II à la fin du I^{er} siècle de notre ère. D'après la Michna, le célèbre rabbin est pris à partie par le philosophe Proclus alors que lui juif était en train de se baigner aux thermes d'Aphrodite (*merhas šele 'aphroditi*): „Pourquoi donc te baignes-tu aux thermes d'Aphrodite?” Gamaliel lui répondit: „On ne dit pas faisons des thermes à Aphrodite mais faisons une Aphrodite comme ornement pour les thermes. D'ailleurs quand bien même on te donnerait beaucoup d'argent, tu n'irais pas adorer tes idoles tout nu ou après un incident nocturne, ni uriner devant elles. Or cette (déesse) se tient à l'orifice de l'écoulement des eaux et tout le monde vient uriner devant elle” (*Traité 'Abodah Zarah* de la Michna III, 4)³⁶. L'anecdote rapportée ici ne concerne pas en fait directement le culte d'Aphrodite puisque l'effigie de celle-ci placée dans les bains publics ne constituait qu'un ornement. Mais si les thermes sont placés sous le patronage d'Aphrodite, il y a lieu de croire que cette déesse était particulièrement honorée dans la ville de Ptolemaïs. De fait, des monnaies du III^{ème} siècle représentent une Aphrodite debout dans sa niche encadrée à droite et à gauche d'un Eros chevauchant un dauphin³⁷.

Aussi paraît-il douteux qu'à Ptolemaïs comme à Gaza Aphrodite recouvre l'Astarté sémitique car le texte hébreu aurait sans doute parlé d'Astarté et non d'Aphrodite. Par ailleurs, cette ville du littoral a été fortement hellénisée au moins dès l'époque séleucide et l'Aphrodite grecque a du entrer en concurrence avec l'Astarté sémitique³⁸. Est-on allé jusqu'au syncrétisme comme à Ascalon?

³⁵ On sait que la religion des Philistins a été fortement influencée dès le début par Canaan; cf. M. Delcor, *Yahweh et Dagon ou le yahwisme face à la religion des Philistins d'après I Sam V*, Vetus Testamentum 14, 1964, pp. 136—154.

³⁶ Cf. traduction de Mireille Hadas-Lebel et commentaire que je dois à son obligeance.

³⁷ Cf. L. Kadman, *Corpus Nummorum Palestinensium*, Jerusalem 1961, IV, p. 27 et n^{os} 204, 205, 238, 253, 265.

³⁸ Sur les dieux de Ptolemaïs cf. M. Avi-Yonah, *Syrian Gods at Ptolemaïs-Accho*, Israel Exploration Journal 9, 1959, pp. 1—12.

Aucun texte épigraphique ou autre ne permet de l'affirmer. Mais un culte d'Astarté était pratiqué à Ptolemaïs au témoignage d'une monnaie de Valérien ³⁹.

De l'Astarté des textes bibliques jusqu'à l'Aphrodite de Gaza, il faut donc souligner une remarquable continuité du culte de la déesse cananéenne sur le sol palestinien pendant plus d'un millénaire et demi.

³⁹ Cf. H. Seyrig, *Antiquités syriennes, Sixième série*, Paris 1966, pp. 110, pl. XIV, 17.

STANISŁAW ŁACH

LE SENS DE L'ATTRIBUT DE DIEU HANNUN* À LA LUMIÈRE DES PSAUMES

Nous pouvons connaître comment les auteurs bibliques concevaient Dieu d'après, entre autres, les différents attributs par lesquels ils le définissaient. Ces attributs sont nombreux dans les divers livres de la Bible, en particulier dans le livre des Psaumes ¹, que l'on considère avec raison comme une synthèse de toute la Bible ², surtout de l'idée biblique de Dieu ³. Car ce livre renferme soit des recueils d'hymnes glorifiant Dieu, sa puissance et sa grandeur, soit des recueils des actions de grâce pour les divers bienfaits accordés par le Dieu-Sauveur aussi bien aux hommes particuliers qu'à tout son peuple dans les diverses époques de son histoire, soit des prières de toute sorte dirigées au Dieu miséricordieux dans les diverses nécessités privées et publiques. C'est un livre qui en raison de sa lente formation ⁴ est un témoignage des opinions sur Dieu pendant un espace de temps de mille ans environ. En outre le livre des Psaumes, en tant qu'un livre poétique, grâce aux parallélismes propres à la poésie hébraïque, facilite l'intelligence des diverses expressions hébraïques. C'est pourquoi on a présenté dans le titre le problème ainsi: Le sens de l'attribut de Dieu *hannun*

¹ S. Łach, *Bóg Psalmistów* (Dieu des psalmistes) *Ruch Biblijny i Liturgiczny* (= RBL) 31 (1978), pp. 178—184.

² S. Łach, *Psalmi* (Psaumes) dans *Wstęp do Starego Testamentu*, dzieło zbiorowe pod red. S. Łacha, Poznań 1973, pp. 549—630.

³ S. Łach, *Teocentryczny charakter Psalmów* (Le caractère theocentrique des Psaumes), RBL 30 (1977), pp. 27—37.

⁴ S. Łach, *Powstanie ksiąg ST* (Evolution des livres de l'AT) dans *Encyklopedia katolicka*, t. 2, Lublin 1976, pp. 379—384.